



Ma grand-mère, icône de la résilience palestinienne

Description

Par Mohammed El-Kurd, le 1er juillet 2020

Au cours de ses 103 années de vie, ma grand mère, Rifqa el-Kurd a survécu à la Nakba, à l'occupation et à l'annexion, et n'a jamais cessé de lutter pour la justice.



Rifqa al-Kurd. (Twitter: Amany Khalifa)

Ma grand-mère est décédée le mardi 16 juin. Elle avait 103 ans. Un de mes poèmes, « C'est pour ça qu'on danse », commence par « La maison, dans ma mémoire, est un canapé vert et usé / Et ma grand-mère dans chaque poème ».

Chaque jour, après l'éclosion, ma grand-mère m'accueillait à la porte avec des fleurs de jasmin enveloppées dans des kleenex. J'ai grandi dans sa sagesse, et ma poésie en était le reflet. Elle est l'axe de mes actions, l'orchestrateur de ma cadence. Elle est le reflet de ma poésie et de ma praxis. Il y a un mois, j'ai encore écrit un poème à son sujet, « La blague la plus drôle de tous les temps », où je dis : « Je crains que ce poème ne devienne un éloge funèbre en temps réel. »

Ma grand-mère a vécu des guerres et d'autres encore. Plus ancienne qu'Israël lui-même. Pour cela, elle a été saluée comme « l'icône de la résilience palestinienne » par les habitants de Jérusalem. Lors de la Nakba de 1948, elle a quitté sa maison de Haïfa méticuleusement nettoyée, ne sachant pas qu'elle la préparaient pour ceux qui

allaient la coloniser. Réfugiée, rejetée de ville en ville avec ses enfants, elle s'est finalement installée à Jérusalem, pour être alors confrontée à la Naksa à l'occupation des terres arabes par Israël après la guerre de 1967, suivie de l'annexion de Jérusalem et, dans ses derniers jours de vie, de l'annexion imminente de la Cisjordanie. Elle est décédée dans le chaos du « deal du siècle » et des projets d'Israël de pérenniser la soumission des Palestiniens et d'appeler cela un État. Son militantisme a conduit à des audiences en manifestations et à l'hôpital. Infatigable, elle a travaillé et travaillé jusqu'à ce que la survie soit une drôle d'histoire à raconter avec ce qui reste de la famille.

En 2009, des colons israéliens, parés de sacs à dos comme pour un week-end de camping, sont entrés dans nos maisons à Jérusalem-Est, escortés par la police israélienne. Ils ont prétendu que notre maison était la leur. Après une bataille tumultueuse avec deux comités de colons dans des tribunaux israéliens, les colons ont saisi la moitié de notre maison. Leur prise de contrôle s'inscrivait dans une tentative plus large de nettoyage ethnique de l'ensemble du quartier de Sheikh Jarrah. Nous faisons partie des 180 familles palestiniennes sous le coup d'un ordre d'expulsion des tribunaux israéliens, qui prétendaient que nos maisons étaient construites sur des terres israéliennes. Nous avons vu la famille Ghawi expulsée de sa maison, en face de chez nous, installer un camp de fortune dans la rue, sur leurs terres où les Israéliens s'étaient installés.

Enfant, j'ai vu ma grand-mère, âgée d'environ 80 ans à l'époque, comme combattante pour la liberté, plus qu'une ambulance à elle seule, soigner des manifestants gazés, avec yaourt et oignons. En 2009, je l'ai vue se mobiliser physiquement contre des colons israéliens lourdement armés et à l'accent américain, avec la police dans notre cour, revendiquant notre terre comme étant leur par décret divin. Comme si Dieu était un agent immobilier.

Comme les Israéliens ont emmenagé dans la moitié de la maison, séparés de ma famille uniquement par des cloisons sèches, la confiscation de notre maison en 2009 a été trahie médiatiquement et la maison est donc devenue un centre international vers lequel des activistes de la solidarité aussi bien que des progressistes curieux ont fait des pèlerinages. Mais ma grand-mère a refusé d'être un cas humanitaire aux yeux de spectateurs. Ce n'était pas une femme d'exception. Elle avait toujours des sujets de discussion prêts et des faits historiques. Elle demandait à certains visiteurs : « Êtes-vous américain ? » avant de leur faire savoir que les États-Unis étaient en grande partie responsables de notre situation de sans-abri et d'apatrides. Elle disait la même chose aux Anglais. « Nous ne voulons pas de votre sympathie, nous voulons votre action », disait-elle. Intacte, son art de la répartie.

Ma grand-mère a souffert de démence pendant un an avant sa mort. Mais bien qu'elle ait parfois oublié mon nom, ses convictions politiques sont restées intactes. Les atrocités dont elle a été témoin ont recouvert son subconscient. A tel point que, dans le délabrement de sa mémoire, ses récits de la Nakba étaient encore trahis de détails, ses commentaires lancés au journal télévisé, cohérents et complexes.

Son esprit aussi est resté intact. En juillet dernier, en visite chez ma tante à Naplouse, ma grand-mère ne savait pas où nous étions et a demandé comment nous allions rentrer à Jérusalem. « Sur nos vélos », lui ai-je répondu en plaisantant. « Tu prends ton vélo et je viens sur mon cheval », a-t-elle répondu. Inbranlable, son sourire.

En vÃ©ritÃ©, je ne suis pas prÃªt Ã faire son Ã©loge. MÃame en Ã©crivant cela, j'ai du mal avec les temps. Il y a des gens qui ne peuvent pas exister au passÃ©. Pendant cent ans, elle a marchÃ© sur une corde raide entre la fiertÃ© et le respect de soi. Ma grand-mÃere m'a appris tout ce que je sais sur la dignitÃ©. Elle m'a appris Ã lancer mes phrases comme des missiles. Comment Ãatre rÃsilient. MÃame face Ã lâ'expulsion, aux sanctions pÃcuniaires, aux dizaines de procÃs et aux menaces d'emprisonnement, elle a persistÃ©. « Je n'accepterai de quitter Sheikh Jarrah que pour retourner dans ma maison de Haifa que j'ai ÃtÃ forcÃe de fuir en 1948 », a-t-elle dÃclarÃ©, rÃclamant son droit au retour.

Je ne sais pas quand je digÃrerai sa mort. Je suis actuellement Ã Atlanta, et la Palestine Ã des milliers de kilomÃtres, une rÃalitÃ de lâ'apartheid, et une pandÃmie Ã distance. Je ne sais pas quand je pourrai y retourner. Il va sans dire que lâ'absence d'un adieu est dÃchirante. Il n'y a pas assez de poÃsie ni d'explication pour quantifier ce chagrin et je vais donc lâ'Ãpargner.

Le jour oÃ elle est morte, les mÃdia sociaux ont ÃtÃ omniprÃsents pour exprimer leurs condolÃances. Les blogs et les mÃdia ont pleurÃ la mort du « jasmin de Palestine », et tout comme les arbres, ma grand-mÃere est morte debout. Elle a luttÃ. J'avais lâ'espoir de publier mon premier recueil de poÃsie, Rifqa, pour lâ'honorer de son vivant. Pour lâ'immortaliser. Cependant, je suis certain que la Palestine ne laissera pas mourir son icÃne de la rÃsilience. Il y a des gens qui ne meurent tout simplement pas. Je peux dÃjÃ imaginer son visage ridÃ reproduit dans les alignements de pierres de la vieille ville. Je sais que ses racines sont enchevÃtrÃes sous chacun de mes pas.

Il y a quelques annÃes, ma grand-mÃere et moi avons regardÃ des hommes prÃcher la patience Ã la tÃlÃvision. « Soyez patients ! Car aprÃs la patience vient le soulagement ! » Ma grand-mÃere a rÃpondu : « AprÃs la patience vient la tombe ! »

Pendant 100 ans, elle a rÃclamÃ justice. Et tout comme James Baldwin, qui ne pouvait pas vivre 60 ans de plus pour voir le « progrÃs » qu'on lui promettait constamment, cela a pris le temps de vie de ma grand-mÃere. Nous n'avons pas encore vu les fruits de nos sept dÃcennies de patience.

J'ai le cÅur brisÃ parce qu'elle est morte sans avoir vu une Palestine libre, mÃame si je lui promets que les petits-enfants n'ont pas oubliÃ. Ce combat est une rÃvolution jusqu'Ã la victoire. Rifqa lâ'a incarnÃ jusqu'Ã son dernier souffle.

Ce fut le dernier poÃme que j'ai Ãcrit pour ma grand-mÃere de son vivant.

La blague la plus drÃle de tous les temps

Rifqa m'a pris mes cocktails molotov

si ce n'est une mÃtaphore

ils feraient un joli vase pour du jasmin

un bon jazz pour le dÃner

oÃ¹ la rÃ©volution est mise en sourdine Ã la tÃ©lÃ©vision
pour faire place au dysfonctionnement familial
Au fil des annÃ©es ses doigts mincissent
ses veines comme la vigne
les vÃ©randas requÃ©raient moins d'errance
Et Teta renonÃ§a Ã la tÃ©lÃ©commande.
Je crains que ce poÃ©me ne devienne un Ã©loge funÃ©bre en temps rÃ©el.
Un sheikh Ã lâ€™Ã©cran bafouille sur le soulagement
C'Ã©st ce qui vient aprÃ¨s la patience. AprÃ¨s la patience
il n'y a que la tombe, dit Teta.
Pourquoi bercer une centenaire
dont les rÃ©parties restent intactes?
Sa belle-fille ma mÃ¨re
Est sa canne.
Quand elle n'est pas une mÃ©taphore, sa canne est
le bord d'un lit ou le bord d'une phrase
elle s'agrippe au concret et Ã lâ€™esprit
sa canne
jamais un bÃ©ton pour les vieux, elle qui un jour a connu
des linceuls pourpres, qui un jour a connu
des nuages comme occupants du nez
ne baissera pas la tÃªte. C'Ã©st un vrai combat
4h du matin et mes parents crient vers les hÃ´pitaux
Teta est encore tombÃ©e. Son corps oui
Mais elle?

Elle va bien. Alhamdulillah. Cent ans

Sur la corde raide entre orgueil et respect de soi

Jâ??ai grandi dans un cirque. Jâ??ai grandi dans les urgences et la mort aprÃs les urgences

nâ??Ã©tait pas ordinaire, aussi nâ??ai je jamais retenu mon souffle ni mes mains

Lâ??espoir pour moi

Ã©tait une issue inattendue, toujours

Teta avance fragile

elle est une colonne vertÃ©brale droite, en thÃ©orie

jâ??ai hÃ©ritÃ© de son dos voÃtÃ©

et de son intuition

En juillet dernier, elle mÃa demandÃ© comment on allait rentrer chez nous.

Ã vÃ©lo ai-je dit riant bÃatement. Tu prends ton vÃ©lo et moi mon cheval.

Ses rÃ©parties intactes son petit sourire ineffaÃ§able

Jâ??affecte lâ??imagination Ã la mÃ©moire

des molotovs dans des sacs Fendi

des tracts dans des souliers en python

des Ã©charpes de soie masquant le ramage

un petit fils fascinÃ© par deux rÃ©voltes: la mode

et la libertÃ©

Teta se souvient de ce quâ??il faut

des fusils dans des sacs de riz

des ventres grands ouverts

des femmes confondant oreillers et enfants

des hommes alarmant les rues jouant la fougue

des femmes dont les dieux ne répondent plus
des hommes masculins par le statut de réfugiés
elle ne se rappelle pas mon nom
la chance est bien plus mémorable que le sang
elle se souvient sept décennies plus tard
de ce qui a fait de sa patrie une martyre la première fois
La conviction politique tient bon.
Des slogans étincellent son subconscient
Habibi? Pourquoi es-tu en Amérique?
Les études. Dieu te bénisse. Mohammed qui?
Pourquoi là? Amérique? Sois prudent! Dis leur
à?Là? Amérique est la causeâ??. Dis leur à?Buvez la merâ??
Laisse les monter leurs plus grands chevaux
Jérusalem est à nous.

La meilleure blagues de tous les temps.

Mohammed El-Kurd est un poète national itinérant, de Palestine. Il suit actuellement les cours d'un master en poésie au Brooklyn College. Ses écrits sont sortis dans The Guardian, Al-Jazeera, et PINKO.

Traduction : SF, J Ch, SM, CG pour là?Agence Média Palestine

Source : [The Nation](#)

date création
2020/07/06